

INTRODUCTION

Renoncer à toute chose qui vient de la raison.
A présent est venu le temps de la folie.

DJALAL-ED-DIN RÛMI

Un texte très ancien décerne à Nasr Eddin Hodja le titre d'« idiot complet ». Il ne faut pas se méprendre : cette qualification n'est pas un blâme mais un éloge. Elle ne signifie pas que Nasr Eddin soit complètement idiot, selon l'expression usuelle, mais bien plutôt qu'il est un « idiot accompli ». Comme d'autres accèdent à l'illumination, il aurait atteint le stade suprême – sublime – de l'idiotie.

Mais de quelle sorte d'idiotie ? Existerait-il une forme de sottise ou d'ignorance dans laquelle on puisse exceller sciemment en quelque sorte ?

Voici l'une des « perles » que nous propose notre héros... Nasr Eddin a pensé toute la journée aux brochettes de mouton que sa femme Khadidja lui a préparées pour le dîner. Quand il rentre le soir, pas trace de kebab. C'est le chat qui l'a volé et mangé, prétend la maîtresse du logis. Nasr Eddin se saisit alors du matou qui dort dans un coin, il le soupèse puis, constatant l'égalité de poids entre l'animal et le morceau de viande disparu, il énonce cette énigme : « Si c'est le chat que je tiens, où est passée la viande ; si c'est la viande, où est passé le chat ? »

Naturellement, si l'on pesait Khadidja, l'énigme serait vite résolue ! Nasr Eddin n'est pas dupe mais sa méthode, laquelle exclut ou plutôt dévoie le principe rationnel de mesure, qui ne relève jamais que du relatif, consiste à faire surgir la vérité de

l'absurde – soit d'une valeur qui ne se réfère, à sa manière, qu'à l'absolu. Il feint de ne pas remarquer l'évidence du mensonge, éludant ainsi un débat qui ne pourrait se conclure que dans la trivialité des rancœurs et des reproches, si fondés que fussent ces derniers, pour faire éclater d'autant mieux la vanité, l'absurdité du mensonge de tous les mensonges. Ce renversement insidieux de l'ordre normal des choses n'apporte certes pas à l'affaire une « solution » (le voleur menteur n'est pas puni, tout juste moqué, et de si subtile façon...). Mais se révèle en pleine lumière à l'œil du lecteur témoin, sous la forme d'une énigme apparemment insoluble, l'inanité de toute entreprise humaine.

Nous voici, curieusement, en présence d'une manière de koan (ces énigmes que les adeptes du zen se voient proposer comme sujets de méditation), mais d'un koan où l'accent serait mis sur le dérisoire, sur le risible de toute situation de conflit – et qui nous inviterait, par-delà, à rire de notre prétendue capacité à appréhender la réalité sous prétexte que nous sommes à même d'en mesurer les apparences.

Révélatrice d'un état d'esprit voisin est cette histoire où Nasr Eddin trouve par terre un morceau de miroir. Il le ramasse, s'y regarde et s'y trouve laid. Il le lance alors violemment au loin en lui criant : « Hors de ma vue ! Je comprends, à présent, qu'on t'ait jeté ! »

Attribuer sa laideur au miroir paraît absurde à un esprit sain. Simple mouvement d'humeur ? Qu'il soit permis d'en douter. Et si Nasr Eddin en sa folie avait raison ? Quel miroir est capable, après tout, de réfléchir le visage réel de celui qui s'y contemple ? Et de nous inviter subrepticement à nous poser cette autre question : comment voir la réalité essentielle que nous portons en nous sans recourir à quelque miroir, sans passer par la rhétorique illusoire de l'apparence ?

De même encore lorsque Nasr Eddin creuse un trou dans son jardin et le remplit de pierres. Un voisin lui demande ironiquement ce qu'il va faire de la terre qu'il a enlevée. Nasr Eddin lui répond qu'il va faire un deuxième trou où il pourra toujours la

loger. « Mais dis-moi, la terre que tu auras retirée de ce deuxième trou, qu'en feras-tu? La mettras-tu dans un troisième? » se moque le voisin. « Écoute, l'arrête le Hodja, je n'ai pas le temps de t'expliquer mon plan dans tous les détails. »

Ainsi prétend-il connaître la solution d'un problème insoluble en bonne logique. Avons-nous vraiment affaire à un simple d'esprit qui ne voit pas l'absurdité de sa méthode... ou à un maître qui saurait quelque chose que l'autre ne sait pas, qui chercherait à lui montrer une réalité hors de portée de l'ordinaire entendement? Mais quelle réalité? Inutile de se casser la tête. Mieux vaut d'abord en rire, d'abord s'ouvrir au rire que ces histoires déclenchent, accepter d'entrer dans une logique délirante qui fragilise les frontières admises du vrai et du faux, de l'intelligence et de la bêtise. Peut-être une autre connaissance nous sera-t-elle donnée par surcroît.

L'esprit occidental devrait pouvoir s'y retrouver et se délecter de ces feintes soties comme on le fait en Orient depuis des siècles. Ces histoires restent en effet trop peu connues chez nous alors qu'elles font le régal de tout un chacun en Asie mineure, en Asie centrale (de l'Arménie jusqu'à la Mongolie), dans le monde arabe, et même dans certaines parties de l'Europe (notamment en Ukraine et dans les pays balkaniques soumis à l'influence de l'Islam). Ici et là, les connaisseurs et adeptes du « divin Hodja » ont même tenté de le « naturaliser ». Pourtant il paraît peu contestable qu'il ait été originaire de Turquie, d'Anatolie plus précisément. Selon les données les mieux admises, il aurait effectivement vécu dans cette région au XIII^e siècle de notre ère. On avance même des dates précises : il serait né en 1209 (605 de l'hégire) et mort en 1284 (683) à Akshéhir, l'ancienne Philomenium des Grecs, où il aurait passé presque toute sa vie. On peut y voir encore son turbé (son mausolée) à l'intérieur duquel ces dates se trouvent mentionnées – et données pour historiques.

Ce tombeau assez banal a été construit au début de notre siècle en remplacement d'un autre, beaucoup plus ancien, et

qui selon la légende aurait été bâti d'après des plans de Nasr Eddin lui-même. Il était de coutume d'y aller en pèlerinage et tout croyant devait éclater de rire à la vue de l'édifice. Constitué d'une unique coupole soutenue par quatre colonnes, il avait trois de ses côtés ouverts à tous les vents. Seule la façade était murée et percée d'une porte close par un énorme cadenas ! La tombe du Hodja elle-même, au centre de l'édifice, était percée d'un petit trou par lequel il continuait à regarder le monde.

D'autres lieux, d'autres époques revendiquent le privilège de l'avoir vu vivre, mais l'absence de sources écrites rend illusoire qu'on puisse y voir assez clair pour établir un commencement de vérité. On a même prétendu que Nasr Eddin n'était qu'une fiction inventée par des conteurs, qui lui auraient taillé ensuite, au fil des temps, une biographie sur mesure.

Ces débats ont peu d'intérêt et il est plus sage de s'en tenir à ce qui est considéré comme vrai là même où la légende se trouve le plus dignement honorée car, après tout, aucune autre ville qu'Akshéhir ne s'enorgueillit de nous montrer son tombeau !

Le nom même de Nasr Eddin (« Gloire de la Religion », un surnom passe-partout qui pourrait convenir au premier croyant venu) ne nous offre pas davantage d'indices. Le titre de Hodja (Hoça selon l'orthographe turque moderne) qui lui est accolé correspond plus ou moins à celui de « maître » et désigne notamment un maître d'école coranique. Il donne à tout le moins à penser que les calembredaines de notre fol contiennent quelque enseignement digne d'être retenu... en même temps qu'il ridiculise – ambivalence commode – les détenteurs patentés du savoir religieux (en Perse, on lui décerne ainsi le titre de molah).

Hormis ce que racontent les histoires elles-mêmes – et elles sont joyeusement remplies d'incohérences et de contradictions factuelles –, les événements supposés de sa vie se ramènent à peu de chose. Il aurait reçu une formation en théologie dans une medrese de Konya, puis il aurait exercé de nombreuses professions (à sa manière toute spéciale) : juge, muezzin, institu-

teur, prédicateur ambulante. Mais on nous le montre surtout sous l'habit du simple paysan, tout ensemble benêt et madré, attaché à son lopin et lorgnant sur celui du voisin, également occupé des caprices de sa femme et de ceux de son âne.

Il est intéressant d'observer que cette tradition place Nasr Eddin en un temps et un lieu très remarquables dans l'histoire de la Turquie. La ville de Konya était devenue depuis un bon siècle la capitale des sultans seldjoukides. Ceux-ci dominaient, temporellement en quelque sorte, un vaste empire musulman encore peu différencié qui s'étendait de l'Afghanistan à la mer de Marmara, du Turkestan chinois aux frontières de l'Égypte, la direction ou l'hégémonie spirituelle restant toutefois l'apanage du Khalife de Bagdad. Ce fut une époque brillante sur le plan économique et culturel. Le sultan Al-ed-Din I^{er} (Aladin), que Nasr Eddin aurait donc pu approcher, passe pour avoir été un lettré accompli – il avait imposé le persan à la Cour, fidèle en cela aux traditions de sa famille, qui avait longtemps régné à Ispahan.

Deux grands mystiques et poètes de l'islam vivaient en Anatolie exactement à cette époque, Yunus Emré et surtout Djalal Din Rûmi, nommé encore Mewlanâ (Notre Maître), fondateur de l'ordre des Mewlevi (les fameux derviches tourneurs), dont le mausolée se voit encore aujourd'hui à Konya.

Beaucoup d'histoires de Nasr Eddin, parmi les plus savoureuses, le montrent aux prises avec le grand conquérant tartare Timour Leng (Tamerlan), le «Boiteux de fer». Ici l'anachronisme est évident. S'il est vrai que Timour se soumit la Turquie, ce fut bien après la mort du Hodja, à la fin du XIV^e siècle. On peut toutefois penser que le passage de l'envahisseur laissa un souvenir si cuisant que Nasr Eddin se vit confier post mortem la tâche de faire oublier l'avanie – ou de la rendre au moins supportable à la fière mémoire des Turcs. Ainsi le voyons-nous tenir tête au conquérant par ses ruses pleines de malice, voire de culot, et par cette arme imparable de l'absurde contre laquelle la raison d'État elle-même ne peut rien. Plusieurs manuscrits turcs anciens attestent même qu'il

aurait exercé à la cour de Timour la double et improbable fonction de bouffon conseiller.

Mais ne soyons pas inutilement restrictif : peu importe ici l'authentique et l'apocryphe, le plausible et l'in vraisemblable, puisque nous avons d'évidence affaire à un corpus d'origine non écrite, transcrit et enrichi par la suite, de génération en génération, par l'imagination des conteurs ou des scribes. Les Turcs eux-mêmes ne reconnaissent pas à cette œuvre de forme fixe, qui en proposent des éditions regroupant deux ou trois cents histoires et plus. Ce qu'ont compris, chacun à sa façon, les éditeurs allemands, anglais, français ou russes qui en ont extrait dès le siècle dernier des anthologies d'épaisseur variée, plus ou moins fidèles, plus ou moins marquées par l'esprit du temps. Certaines d'entre elles ne manquent pas d'intérêt. Toutes hélas ont en commun de chercher à nous présenter le Hodja sous un aspect « acceptable ». Sont ainsi traditionnellement gommés les traits les plus grossiers, l'érotisme bien cru, scatologique parfois, du personnage : comme s'il fallait à tout prix transformer en ange celui qui si obstinément convoquait en lui la bête et la faisait parler à ce point haut et clair. Après avoir pris le temps de compulsier toutes ces sources, nous avons trouvé urgent d'opérer sur cette œuvre une manière de démaquillage ou de mise à nu : un peu comme on retrouve la patine originelle de la pierre brute après qu'ont été grattées les diverses couches de crépi supposées faire oublier leur rudesse, justement. Nous a constamment guidé dans cette tâche, qui fut moins de traduction que de patiente reconstitution, le modèle offert par les conteurs populaires qui sillonnent aujourd'hui encore les routes poudreuses de l'Anatolie. Nous ne nous cachons pas que cette approche n'est pas celle de la science : tout juste celle d'une sympathie « poétique » qui ose avouer son enthousiasme, et qui cherche à le faire partager en trichant le moins possible sur les termes de discours. On ne doit pas oublier en effet qu'il convient de raconter ces histoires « en situation », en y laissant transparaître la connivence d'un auditoire qui n'a rien à apprendre des réalités du cru, et pour qui Nasr Eddin demeure, à tous les sens

de la parole, un contemporain. Tout juste nous sommes-nous permis de proposer un choix qui prétend, fort subjectivement, écrémer le meilleur de ce foisonnement tout en n'en masquant aucun des aspects, et d'y apporter un semblant de mise en ordre – suivant en cela la leçon de quelques-uns des « sottisiers » turcs les plus anciens –, classant les différentes histoires selon telle accointance qu'il nous a plu de déceler entre elles, et nous risquant ici et là à des rapprochements qui nous ont paru savoureux. Ainsi avons-nous successivement confronté notre Hodja aux mille et un obstacles de son parcours obligé en ce monde : Nasr Eddin et lui-même ; Nasr Eddin et Timour (ou Nasr Eddin et les puissants en général) ; Nasr Eddin et sa femme... ses enfants... ses disciples ; Nasr Eddin et les juges... et les religieux ; Nasr Eddin et son âne (vaste sujet!)... Autant de thèmes que nous avons voulu assembler sans y mettre plus d'esprit de suite qu'il ne convenait, pour donner à notre ouvrage moins une organisation qu'une sorte de rythme.

Parvenu à ce point, il serait peut-être sage de s'arrêter et de garder pour soi les quelques réflexions qui ont pu naître au fil de ce travail. Nous n'aurons pas cette feinte modestie (au risque de faire mourir de rire le Hodja dans son tombeau, tant il était impitoyable à l'endroit des analystes de tout poil), convaincu malgré tout que le lecteur occidental a besoin de quelques repères pour goûter pleinement la saveur déconcertante de ces contes.

Beaucoup de traditions populaires transmises à l'origine de bouche à oreille utilisent, on le sait, des personnages ou des figures comiques à des fins simultanées de subversion et de conservation. Tout rire partagé – et il ne peut pas ne pas l'être car rire seul est aussi amusant que s'empiffrer dans son coin – à la fois met à distance ce dont on s'amuse, c'est-à-dire toujours soi-même en fin de compte, et instaure une communauté de rieurs. C'est du même rire que s'effectue ce double mouvement par lequel on accepte d'autant mieux ce qui est qu'on se croit capable au moins un instant de s'en libérer.

Des personnages tels que Renart en France et Till l'Espiegle en Allemagne font rire avant tout par leur capacité à bafouer les pouvoirs établis et à bernier les gens à leur profit. Donnons-leur le nom de «rusés compères».

Le rusé compère se tient toujours sur le fil du rasoir, sur la frontière dangereuse du licite et de l'interdit, ce qui confère à ses aventures un parfum de danger hautement séduisant. Nous avons affaire à un personnage foncièrement ambivalent : à la fois un «malin» qui roule son monde et un «coquin» qui n'est pas loin de mériter la potence. Il défie les lois à notre place : ces lois dont nous savons qu'elles ont toujours le dernier mot, même si l'astucieux compère s'entend souvent à les moquer. Il s'agit de montrer que lutter contre l'ordre des choses est possible dans le particulier, mais impossible dans l'absolu. Autrement dit, la règle n'est supportable que parce qu'on est toujours libre de la violer; mais elle ne saurait être violée que par exception, faute de quoi elle ne serait pas la règle. En savourant l'audace, voire la perversité du héros, les auditeurs rient de leur propre incapacité à en faire autant. On ne rit de ce renversement momentané des valeurs que parce que l'on sait qu'au bout du compte rien ne sera renversé. Les vrais renversements, lorsqu'ils se produisent, sont peut-être joyeux mais ils ne sont pas drôles. Guignol fait rire en rossant le gendarme parce que, ce faisant, il prétend rosser toute la gendarmerie, c'est-à-dire une force qui se moque bien de ses coups de latte. Et sans doute y a-t-il, enfoui tout au fond de ce rire, quelque chose de désespéré, parce qu'il est désespérant de ne pouvoir subvertir l'ordre que sur le seul mode de l'imaginaire. Rire ensemble revient ainsi à se désespérer ensemble sans se l'avouer : à se «divertir» – autrement dit à se détourner d'agir contre un monde dont la cohésion est secrètement vécue comme une oppression.

Plus subtil et plus réellement subversif est le rire que provoque l'«idiot». Si l'audace du rusé compère frise parfois l'inconscience, la folie, et se trouve goûtée comme telle par un public friand de voir le casse-cou se risquer à des actes auxquels

le commun du bon peuple n'oserait jamais se livrer, avec le fou, l'innocent, le simplet, le «demeuré» – tous termes désignant un être dont le rapport au monde échappe aux principes ordinaires de la raison pratique, de la saine logique –, c'est à une forme supérieure d'inconscience, épurée et comme native, que nous accédons. Son ingénuité, sa pureté de perception, sa faculté d'étonnement le rendent capable d'établir des relations entre des choses qui apparemment n'ont rien à voir entre elles, de dire l'évidence brute du réel tel qu'il est, affranchi de la convention, de la redondance, du sens imposé. Oui, nous avons affaire à un «idiot», disant et faisant des «idioties», mais nous révélant par là-même l'envers essentiel des choses – au sens où Clément Rosset peut écrire que le réel est idiot. «Toute chose, toute personne sont ainsi idiotes dès lors qu'elles n'existent qu'en elles-mêmes, c'est-à-dire sont incapables d'apparaître autrement que là où elles sont : incapables donc, et en premier lieu, de se refléter, d'apparaître dans le double du miroir¹.»

L'idiot aurait ainsi cette faculté rare de parler au nom de son particulier, de son idiosyncrasie, tout en ne quittant jamais le domaine de l'universel. Délivré du regard de l'autre, il se soucie comme d'une guigne des interdits, des brouillages de la culture, de la bienséance. Ce «fou» n'est pas un «dément», dont les actes et les paroles seraient issus d'un espace emmuré, sans ouverture sur le réel; il s'ingénie au contraire à faire tomber les murs, à ouvrir des perspectives inattendues. Il s'agit d'un fou «voyant» qui révèle à tout un chacun des paysages inaperçus, quand bien même ces paysages se révèlent être, eux aussi, de notre monde.

Le rire qu'il provoque, et auquel il participe en général, est infiniment plus secret, plus profond que l'autre, car en riant de l'idiot je ris d'abord de ma propre bêtise. Je n'arrivais pas à dire : «Le roi est nu», mais c'est que je ne voyais même plus qu'il l'était. Le rire de l'innocent a déshabillé le roi, et au passage m'a mis à nu. Ce n'est pas de mon incapacité à subvertir

un ordre qui m'est imposé par les autres, que je ris, c'est du faux ordre que j'ai institué moi-même. En rencontrant cet idiot-là, j'ai eu la bonne fortune de recouvrir un instant ma propre idiotie. Pris au piège, à la fois sujet rieur et objet de dérision, je suis saisi soudain d'un rire irréprouvable, d'un « fou rire ».

Ce fou non dément est souvent considéré comme un « illuminé », comme un « ravi ». La lumière dérangeante qu'il projette sur les choses lui vient d'ailleurs. Il peut alors apparaître dans certaines traditions comme un instrument divin, comme la bouche par laquelle Dieu envoie aux hommes une parcelle de la vérité cachée. Car sa simple malice donne par ailleurs la grâce de comprendre.

Nasr Eddin est bien cet idiot-là, ce qui ne l'empêche pas de jouer quand il le faut les rusés compères. Nous frappe au reste chez lui cette cohabitation de deux personnalités apparemment inconciliables qui lui confère une identité des plus troubles. Et notre perplexité augmente lorsque dans une même histoire nous le voyons tenir les deux rôles simultanément. On ne sait plus si sa ruse consiste précisément à faire l'idiot ou si son idiotie est telle qu'elle désarme mieux qu'aucune ruse la logique de l'adversaire. Ainsi ce jour où il se trouve surpris chez le meunier à fourrer en cachette dans son sac du blé dérobé au sac des autres... Au paysan qui l'a vu faire, il s'empresse de dire : « Ne t'inquiète pas, je suis un peu idiot. » A quoi l'autre objecte en bonne logique : « Si tu étais idiot, rien ne t'empêcherait de faire le contraire. » Et de s'entendre répondre : « Je suis idiot, mais pas au point de ne pas reconnaître mon sac à moi. »

Il est clair qu'en se définissant lui-même comme idiot Nasr Eddin prouve qu'il ne l'est pas – ou qu'il est aussi autre chose. Et pourtant n'est-ce pas faire preuve d'exemplaire idiotie que d'avouer aussi naïvement son forfait ? Tout se passe comme si le fin mot de l'affaire consistait non pas à avoir raison de l'adversaire, non pas même à trouver une issue commode dans l'irresponsabilité reconnue à l'idiot... mais tout simplement à voir l'autre perdre pied, et le monde avec lui. Ainsi est-il dans la logique du personnage de jouer les bouffons aux côtés de

Timour. Le « fou » du roi est lui-même dans cette nécessaire ambivalence : s'il n'est pas assez fou, il n'amuse pas ; s'il n'est pas assez sage, ses plaisanteries manqueront du sel indispensable, tomberont à plat. Dansant en permanence sur la corde raide, cet acrobate doit être assez virtuose pour garder jusqu'au bout une identité douteuse, pour nous servir d'un même mouvement l'authentique et le faux-sembant.

Tel est bien le cas du Hodja. Son idiotie est réelle, non feinte, et en même temps elle est comme assumée, voulue. A tout prendre, il n'est pas tant un « demeuré », resté miraculeusement en enfance, qu'un « revenu » : un esprit accompli, adulte, qui aurait retrouvé le chemin de l'essentielle innocence. Il a toute sa tête, n'en doutons pas, et pourtant il n'en rate pas une, comme on dit. Non, il n'est pas le « simple idiot » inoffensif que se plaisent à moquer les têtes distraites, mais un redoutable et merveilleux « idiot au carré ». Non pas un fou porteur à son insu d'une mystérieuse sagesse, mais un homme « achevé » parvenu à la sagesse par la voie de la folie. Et l'on peut dès lors tenir ses inepties pour sublimes puisque, si déraisonnables soient-elles, elles prennent leur source à une altitude où n'atteindra jamais la commune raison.

Qu'on n'aille pas pour cela se méprendre et chercher à tout prix dans cette œuvre une intention didactique « relevée ». Loin de se poser en envoyé du ciel, Nasr Eddin entend agir avant tout pour son propre compte : primum vivere. Si ses propos et ses actes dénoncent la bêtise, le préjugé, la forfanterie, la vanité, la lâcheté, le conformisme, la cupidité, s'il est impitoyable pour la vénalité des juges, pour la bigoterie des religieux, pour l'arrogance des puissants ou pour l'hypocrisie de ses modestes voisins, c'est qu'il est personnellement grand clerc en la matière, lui qui ne perd pas une occasion de s'avouer jouisseur, paresseux, gourmand et voleur à l'occasion. Comme s'il s'agissait moins de stigmatiser nos contradictions que de rappeler celle, plus fondamentale, de notre présence aberrante au cœur d'un monde qui s'ingénie si bien à contrarier nos désirs. Les ruses qu'il utilise ont beau être cruelles, humiliantes, violentes parfois, elles ne

visent qu'à peine l'adversaire occasionnel, dirigées qu'elles sont, par-delà la cible apparente, contre l'absurdité du théâtre tout entier où se meut l'humanité. Et puis, s'il berne son vis-à-vis, s'il le ridiculise, c'est finalement pour le ranger de son côté, pour l'inviter à partager son grand rire, à rentrer avec lui dans la danse – et, pour finir, à moquer le moqueur. Vient-il lui-même à commettre quelque forfait, il désarme la colère ou la rancœur de sa victime en passant d'emblée aux aveux, en « cassant le morceau » sans détour. Se trouve instauré de la sorte, entre lui et ses contradicteurs, un climat de transparence merveilleusement propice aux révélations les plus incongrues – et pourtant les plus éblouissantes. Ainsi en toutes circonstances, et quelle que soit la logique qu'on lui oppose, Nasr Eddin est le maître, a toujours le dernier mot. Même – et surtout – s'il s'avère qu'il a tort, son erreur prévaut contre toutes les raisons. On ne peut qu'être sidéré par son aplomb inébranlable : impossible de l'« avoir », de lui faire la leçon puisque, si leçon il y a, il se charge de se la donner à lui-même. C'est lui qui est à l'endroit, et les autres qui sont à l'envers, même lorsque les apparences proclament le contraire. Ainsi, ce fameux jour où il se fait montrer du doigt parce qu'il a enfourché son cheval à rebours, il trouve le moyen de se justifier : « Je ne suis pas monté à l'envers ! Je suis monté du pied droit comme d'habitude, mais, que voulez-vous, je suis tombé sur un cheval qui est gaucher. » Comment venir à bout d'un olibrius qui se joue à ce point des lois du monde, dont le verbe prestidigitateur paraît tourner autour d'un axe secret, « différent », obéir à un invisible orient ?

Cet état d'esprit qui consent spontanément au renversement de tout n'est peut-être pas si éloigné de ce que les mystiques soufis appellent la « voie du blâme ». Certains maîtres en effet, pour bien montrer que la vertu elle-même est impuissante à atteindre l'Un, n'hésitent pas à prendre ouvertement le contrepied de l'ordinaire sagesse, allant jusqu'à rejoindre le clan des ivrognes et des fornicateurs, jusqu'à proférer en public blasphèmes et contre-vérités, dans leur souci de répudier en eux et hors d'eux les trompeuses satisfactions du discours de bon aloi,

du discours réputé « vrai » – lequel n'est lui-même qu'un obstacle de plus à l'accomplissement authentique de soi. Gare à qui rencontre un tel maître sur sa route! Pas d'échappatoire possible face à celui dont tous les gestes crient : « Bas les masques! »

Séduisante interprétation que celle-ci, qui voudrait faire de Nasr Eddin une sorte de saint non conformiste, mais presque trop bien pensante. Nous importe bien davantage de savoir notre homme le contemporain exact et le proche voisin du grand Djâlal-ed-Din Rûmi, et de nous rappeler que les soufis se sont souvent plu à colporter les histoires du divin Hodja, à les enrichir, à en subvertir le sens. Vient alors l'intuition que Nasr Eddin participe à sa manière à la transmission de leur enseignement. Le mystique soufi – et Râmi en témoigne de façon éclatante dans son œuvre poétique – est en effet un « fou d'Allah », embrasé par un amour qui le ravit à lui-même et lui fait perdre la raison... du moins ce « sens commun » qui sert de prudente mesure aux âmes tièdes. Ivre de Dieu, il parvient à effacer en son cœur les limites du moi, accède à une autre vision du monde où ce qui paraissait évident devient faux, où une autre vérité s'impose au-delà des apparences. Car cet homme de Dieu, cet esclave de l'Un, est affranchi du péché comme de la vertu, du bien comme du mal. Il obéit à d'autres lois, qui paraissent insensées, voire impies, au commun des mortels. Ainsi, pour reprendre l'expression de David Leeming¹, Nasr Eddin serait si l'on veut « l'ombre comique de Rûmi », son double bouffon. Sa fonction consisterait à corroborer par l'absurde l'enseignement du maître, à manifester en creux ce dont déborde le discours du grand mystique.

Les sottises de Nasr Eddin, formulées à bon escient, peuvent dès lors se comprendre comme les signes inversés d'une connaissance plus haute, comme les antiphrases d'un dialogue avec le divin (en témoigne d'ailleurs la manière fort libre, irrévérencieuse presque, qu'il a de s'adresser à Dieu). Ainsi prennent sens nombre d'histoires obscures, dont celle, fameuse, qui nous le montre occupé à chercher sous une lanterne de carrefour

l'anneau qu'il a perdu dans un coin sombre, à cent pas de là – geste insensé qu'il justifie par un magistral : « Moi, je préfère chercher où il y a de la lumière! » De même tous ces récits où il dépouille bizarrement son identité, où on le voit, par exemple, au cœur de la nuit, abattre d'un coup de pierre une forme qui bouge de façon menaçante au fond de son jardin, pour s'apercevoir qu'il s'agissait de sa propre chemise en train de sécher et s'écrier : « Quelle chance que je ne me sois pas trouvé dedans! » (Mais qui tire alors, et qui est la cible?) Sans oublier ses démêlés avec son âne, ce compagnon des bons et des mauvais jours, qu'il s'emploie successivement à rosser et à amadouer, à perdre, à chercher, à retrouver, à reperdre, à acheter, à vendre, et qui revient toujours, comme le matou de la chanson, figure touchante et dérisoire de cette enveloppe animale que le sage lui-même se voit contraint de revêtir malgré qu'il en ait.

Nous plaît enfin, à la lecture de ces paraboles à dormir debout, de nous rappeler que l'islam, en ses périodes de plus haut vol, n'a pas craint de fréquenter le « gai savoir », donnant de lui une image bien peu conforme à l'austère canon dont rêvaient – et dont rêvent encore – les cagots qui font tristement la loi. Notre siècle devrait mieux s'en souvenir, à qui Nasr Eddin aurait encore beaucoup à dire...

Mais ne faisons pas notre Hodja plus prêcheur qu'il n'est, et mettons surtout un terme à ce flux de commentaire intempestif qui pourrait bien finir par l'irriter... Un jour un jeune homme était venu le voir pour devenir son élève. Le « maître » lui avait demandé à quel titre. L'autre, pour légitimer sa démarche, n'avait pas manqué de faire étalage de ses mérites, et d'ajouter : « Nul autre que moi n'a mieux étudié les maîtres. » Cinglante avait été la réponse du Hodja : « Pauvre garçon, quel dommage que les maîtres ne t'aient pas étudié, toi, d'abord! »

Laissons-nous donc étudier d'abord par Nasr Eddin Hodja.

JEAN-LOUIS MAUNOURY